LANE
MEDICAL

LIBRARY
JANE LATHROP STANFORD
JEWEL FUND

1819 v.5

# COLLECTION

# DES THÈSES

SOUTENUES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS.

---

AN 1819.

---

TOME CINQUIEME.

THÈSE 121 à 150.

THE PROPERTY OF THE N. YORK HOSPITAL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

LANE LIBRARY

THE
PROPERTY
OF THE
N. YORK HOSPITAL

H111
P232

# CONSIDÉRATIONS

N° 121.

MÉDICALES ET PHYSIOLOGIQUES

# SUR LA MENSTRUATION;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR LOUIS-MARC PÉRIER, de Moirans,

Département de l'Isère.

*Propter uterum mulier est id quod est.*
VANHELMONT.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1819.

27476

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

*Professeurs.*

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Président.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMERIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET

# A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

*Agréez, vénérables auteurs de mes jours, la dédicace du premier fruit de mes travaux, comme un faible gage de mon amour, de mon respect et de ma vive reconnaissance.*

A MES TANTES,

## MARIE PÉRIER ET ANNETTE BOURGEAT

NÉE PÉRIER.

*Hommage d'un profond respect et d'un sincère attachement.*

# A MA SŒUR ET A MES FRÈRES.

*Témoignage d'amitié.*

## A MONSIEUR FRANÇOIS COTTIN,

Ex-Entrepreneur du transport des vivres à l'armée d'Espagne,

*Témoignage de reconnaissance.*

L. M. PÉRIER.

# AVANT-PROPOS.

En prenant la menstruation pour sujet de ma dissertation, je n'ai pas eu l'intention de présenter un traité complet sur cette matière, je connais toute ma faiblesse pour traiter à fond un sujet aussi important que celui-ci. Je me suis borné à tracer dans un cadre étroit l'histoire de la menstruation depuis sa première éruption jusqu'à sa cessation ; j'ai fait une mention succincte et rapide des dérangemens dont elle est susceptible, et des moyens d'y remédier.

Puissent mes efforts répondre au désir que j'ai d'être utile ! Je m'estimerai trop heureux si le temps que j'ai consacré à l'étude de ces

accidens peut être un jour de quelque utilité à ce sexe charmant dont ils sont le triste et exclusif apanage!

# CONSIDÉRATIONS

## MÉDICALES ET PHYSIOLOGIQUES

# SUR LA MENSTRUATION.

L'utérus, dans le premier âge de la vie, est un organe très-petit et presque inerte; relégué au fond du bassin, il ne semble participer qu'à la vie générale : son accroissement est presque nul jusqu'au moment où le sentiment reproducteur vient l'animer; alors il devient un centre d'irradiation d'où partent tous les mouvemens qui caractérisent la puberté chez la femme.

Le grand rôle que va jouer l'utérus dans l'économie de la femme fait que l'époque à laquelle cet organe va entrer en action s'annonce par des effets dont tous les systèmes éprouvent l'atteinte. Alors les propriétés vitales de l'utérus sont tellement modifiées, que cet organe, qui jusqu'à ce moment n'avait fourni aucune excrétion, va devenir le siége d'une évacuation sanguine périodique, à laquelle on a successivement donné les noms de *lunes*, *mois*, *règles*, *ordinaires*, *menstrues*, etc., etc.

C'est entre la douzième et la quinzième année que dans nos climats tempérés se manifestent les phénomènes qui annoncent l'éruption des menstrues et le développement de la puberté. Cependant cette époque n'est pas invariable; la température, l'habita-

tion de la ville ou de la campagne, et un grand nombre d'autres causes, en modifient singulièrement l'apparition première, qui peut être ainsi avancée ou retardée : en effet, il est d'observation journalière que la petite fille qui habite la ville, fréquente les bals, les sociétés, les spectacles, qui de bonne heure s'adonne à la lecture des romans, est bien plus tôt pubère que celle qui habite la campagne, s'occupe avec ses parens à des travaux pénibles, privée d'ailleurs des objets et des occasions qui pourraient exalter son imagination. L'influence de la température sur l'apparition des menstrues est aussi de toute évidence ; ainsi la menstruation est beaucoup plus précoce au midi qu'au nord : dans les contrées qui avoisinent la ligne, les femmes sont réglées à huit ou neuf ans ; tandis que dans les régions septentrionales, ce n'est qu'à dix-huit ou dix-neuf ans qu'elles commencent à l'être. Le tempérament influe aussi puissamment sur l'apparition des règles ; aussi remarque-t-on qu'elle est plus précoce chez les filles d'un tempérament nerveux, dont les passions sont ardentes ; qu'elle est au contraire plus lente et plus tardive chez les individus faibles et delicats. Si nous étudions les influences du régime sur le développement de la menstruation, nous voyons que les jeunes filles qui appartiennent à des familles opulentes, dont la table est toujours chargée des alimens les plus succulens, et dont les plaisirs sont chaque jour renouvelés ; nous voyons, dis-je, que ces jeunes filles atteignent plutôt l'époque de l'évacuation menstruelle que celles qui mènent une vie frugale et tranquille.

Quelquefois la première apparition des règles a lieu d'une manière insensible sans aucun des symptômes qui l'annoncent ordinairement ; et la jeune personne est tout étonnée de se voir inondée de sang au moment où elle y pensait le moins. Mais le plus souvent l'éruption se fait au milieu du plus violent orage ; il se développe un mouvement général qui semble avoir son origine dans l'utérus, qui réagit avec énergie sur tous les autres systèmes : cette révolution amène avec elle une vie nouvelle, une nouvelle

existence. A cette époque seulement la femme peut commencer à prétendre aux droits de devenir mère ; elle est tourmentée par de légères inquiétudes ; sa vie, jusqu'alors innocente et tranquille, éprouve du trouble et de l'agitation ; on lui voit préférer la solitude aux plaisirs bruyans.

Honteuse et timide, elle est en proie à des désirs dont elle ignore la cause ; étrangère aux lois de la pudeur, elle semble en sentir le besoin par instinct : elle n'a plus cette franchise et ce naïf enjouement auquel elle s'abandonnait avec les hommes ; elle éprouve cet embarras timide qui fait le charme des femmes honnêtes ; les jeux qui naguère faisaient ses délices lui deviennent insupportables.

Arrivent ensuite les signes qui indiquent la plénitude des vaisseaux sanguins ; la jeune fille éprouve des lassitudes qui la portent au repos ; elle sent des engourdissemens et des fourmillemens dans les membres, des douleurs vagues dans les lombes, les aines, la région hypogastrique ; elle a de la tension dans les hypochondres, un prurit plutôt agréable qu'incommode dans les organes génitaux, des frissons, des vertiges, des éblouissemens, des tintemens d'oreilles, etc. ; un teint de rose éclatant vient orner sa figure ; les mouvemens du cœur sont augmentés, le pouls est plein, dur, rebondissant, quelquefois irrégulier ; les seins se développent, acquièrent une forme hémisphérique, et deviennent plus sensibles ; les traits s'arrondissent, les membres prennent ces contours fins, déliés et moelleux qui nous charment ; le mont de Vénus se couvre d'un léger duvet ; il se fait par la vulve un suintement séreux ou séro-sanguinolent ; enfin le sang paraît, l'écoulement s'établit, un sentiment de bien-être succède au malaise, qui opprimait la jeune fille ; sa gaîté, sa fraîcheur et ses charmes, renaissent dans tout leur éclat. Tels sont les phénomènes qui accompagnent la première menstruation.

Les éruptions menstruelles qui succèdent à la première sont fort irrégulières dans le retour ; mais insensiblement il s'établit une périodicité telle, que tous les vingt-huit ou vingt-neuf jours l'écoulement sanguin se renouvelle. Quelques femmes pléthoriques voient une fois dans l'intervalle ; à chaque menstruation la femme éprouve de la langueur, de la lassitude, de la pesanteur et de la douleur dans les lombes, la région de l'utérus : il y a gonflement et sensibilité dans les mamelles ; un cercle bleuâtre cerne les yeux, etc., phénomènes qui disparaissent avec l'éruption sanguine ; la femme alors recouvre son bien-être.

Le sang peut couler depuis trois jusqu'à sept jours ; il ne s'écoule que par intermittences. La quantité de sang varie ; les physiologistes modernes en évaluent la quantité depuis trois jusqu'à quatre onces par menstruation. En général, les menstrues sont en moins grande quantité dans les premières années que dans les suivantes. Les femmes maigres et sanguines perdent plus de sang que les femmes grasses et lymphatiques. Les femmes lascives qui usent fréquemment des plaisirs de l'amour ont des règles très-abondantes ; celles qui s'adonnent sans réserve à la mollesse, aux plaisirs et aux voluptés de toute espèce, ont des menstrues que l'on prendrait volontiers pour de véritables hémorrhagies.

Je ne citerai pas les diverses opinions émises sur les qualités du sang menstruel ; je me contenterai d'énoncer qu'il est rouge, vermeil, qu'il se coagule promptement. Produit par une exhalation des extrémités capillaires des artérioles qui viennent s'ouvrir à la surface interne de l'utérus, il n'a point les qualités malfaisantes que quelques-uns ont bien voulu lui attribuer. *Hippocrate* a dit avec raison, en parlant des menstrues : *Procedit autem sanguis sicut à victimâ, si sana fuerit mulier.* Il est bien certain que, si quelquefois on a trouvé le sang menstruel altéré, c'est qu'il avait séjourné dans l'utérus ou dans le vagin, ou bien encore sur des linges où l'air en avait favorisé la putréfaction.

Sans entrer dans de trop longs détails sur la cause de la menstruation ; sans m'arrêter à citer inutilement les opinions des nombreux auteurs qui ont tâché d'en pénétrer les secrets, je me bornerai à énoncer celle qui me paraît la plus rationnelle. La femme, cette intéressante moitié de l'espèce humaine, que la nature a chargée de la plus grande part des soins de perpétuer l'espèce, en nourrissant, pendant un certain temps, de sa propre substance, l'être qui doit lui succéder, dut avoir une organisation telle, qu'elle pût sécréter une plus grande quantité de matières nutritives que n'en exige la réparation de ses pertes. Le produit de la conception dans le sein de sa mère puise les élémens de sa nutrition dans la masse commune du sang qui circule de l'un à l'autre ; mais la mère, séparée de son fruit, et conservant toujours la faculté de fournir ce fluide tant qu'elle a la faculté d'engendrer, la nature, toujours sage, voulut transmettre au-dehors des sucs qui produiraient une réplétion dangereuse. Ainsi il est rationnel de croire que le sang menstruel est un fluide superflu destiné pour le grand-œuvre de la gestation et de l'allaitement. En effet, ne sait-on pas que les femmes qui ne voient pas sont infécondes, que celles qui sont enceintes n'ont pas cet écoulement, et enfin que le plus ordinairement les nourrices en sont exemptes ? Cette pléthore est naturellement dirigée vers l'utérus, parce qu'elle doit y être employée pendant la grossesse.

La menstruation ne s'établit pas toujours avec la même facilité : un grand nombre de causes peut en retarder, et même en empêcher l'éruption. L'adhérence des parois du vagin, la présence d'une tumeur ou d'une cicatrice qui resserre ce canal, l'ampleur du repli membraneux, connu sous le nom d'*hymen*, peuvent empêcher plus ou moins complètement l'évacuation menstruelle : alors la jeune fille, devenue pubère, est en proie à toutes les incommodités qui peuvent résulter de la rétention des menstrues ; elle éprouve des tiraillemens douloureux dans les régions lombaire et

hypogastrique ; le ventre grossit considérablement ; les mamelles se gonflent, deviennent douloureuses ; ces symptômes augmentent chaque fois que le sang d'un nouvel effort menstruel s'accumule dans la cavité du vagin ou de l'utérus. Cet accident, qui n'est pas très-rare, en a quelquefois imposé pour une vraie grossesse ; mais il suffit d'examiner les organes de la génération pour reconnaître l'innocence et la virginité de la jeune fille : le doigt introduit dans le vagin se trouve bientôt arrêté par l'obstacle. On fera aisément cesser tous ces accidens en incisant la bride ou la membrane qui obture le canal. Cette opération donne ordinairement issue à une assez grande quantité de sang noirâtre mêlé de caillots altérés. Ensuite des injections dans le vagin avec une infusion de mélilot ou avec de l'eau miellée, une mèche de charpie introduite entre les lèvres de la solution de continuité, remplissent toutes les indications, c'est-à-dire nettoient les parties, et préviennent la réunion des lambeaux, qui amènerait la récidive.

Des causes d'un autre genre peuvent rendre la menstruation difficile ou tardive : tels sont, un tempérament nerveux, l'excès ou le défaut de sensibilité dans l'utérus, une frayeur, une saignée pratiquée à l'époque de l'éruption menstruelle ; toutes les circonstances physiques et morales dont l'action long-temps soutenue jette l'économie dans une débilité générale, telles que les passions tristes, une vie trop laborieuse, l'usage de mauvais alimens. Soit qu'il y ait absence totale des menstrues, soit qu'il n'y ait que retard ou diminution dans cette évacuation, la femme éprouve des tiraillemens douloureux dans les lombes, un sentiment de pesanteur dans la région de l'utérus, de l'engourdissement dans les aines, la partie interne et supérieure des cuisses ; il surviendra quelquefois œdème des membres abdominaux, d'autres fois infiltration générale. Chez les femmes qui sont pléthoriques, on verra survenir une série de maladies inflammatoires de toute espèce ; si la tête est prédisposée à s'affecter, il se manifestera ou une arachnitis, ou

l'apoplexie, etc. ; si c'est la poitrine, on aura à craindre la pleurésie, la péripneumonie, le catarrhe pulmonaire, ainsi de suite. Il arrive quelquefois que les accidens inflammatoires se bornent à la matrice; d'où résulte une métrite.

Les menstrues peuvent éprouver un dérangement singulier, que l'on nomme *déviation des menstrues*. On appelle ainsi toute hémorrhagie qui supplée aux menstrues, qui semblent avoir été détournées et réellement déviées, puisque l'écoulement du sang par des voies insolites suit la même marche que lorsque l'utérus en est le siége : toutes les parties du corps peuvent se prêter à une pareille aberration. En effet, on a vu les règles s'écouler par l'angle interne des paupières, les fosses nasales, le conduit auditif externe. On les a vues constituer une hémoptysie, une hématémèse, une diarrhée sanguinolente. La peau a quelquefois été le siége de l'hémorrhagie supplétive du flux menstruel : ainsi les divers points des membres thoraciques et abdominaux ont quelquefois présenté ces anomalies.

Dans tous les cas de menstruation difficile ou supprimée, la première indication qui se présente pour remédier aux accidens qui en résultent, est de diriger l'afflux du sang vers l'utérus. Au nombre des moyens propres à remplir cette indication on doit ranger les applications de sangsues à la vulve, les ventouses scarifiées posées à la partie interne et supérieure des cuisses, les bains tièdes de siége, les pédiluves irritans et les saignées de pied. Quant aux complications, on les combattra par des moyens appropriés à leur nature; ainsi on mettra en usage le traitement antiphlogistique, si les symptômes sont inflammatoires : aux accidens nerveux on opposera les antispasmodiques, les bains généraux, les lavemens avec l'assa-fœtida ; on administrera à l'intérieur le camphre, le musc, les liqueurs éthérées; si la jeune personne est faible, délicate, on lui donnera avec avantage les amers, les alco-

holiques, les aromatiques, les eaux minérales ferrugineuses, naturelles ou artificielles : les préparations ferrugineuses agiront convenablement par leur propriété fortifiante et par leur action spéciale sur l'utérus, qu'elles excitent : on conseillera l'air de la campagne, le grand exercice actif ou passif : un traitement moral, que l'on dirigera concurremment avec le précédent, sera d'autant moins à négliger, que l'on peut en obtenir un grand bien. C'est aux approches du temps où les menstrues devraient se montrer que le traitement révulsif sera mis en usage.

La quantité du sang menstruel peut être plus abondante que de coutume : alors cette augmentation dans l'évacuation sanguine constitue une véritable maladie connue sous le nom de *ménorrhagie*, ou *règles immodérées*. Cependant on ne pourrait affirmer s'il y a excès ou diminution dans cette évacuation sur la quantité absolue de sang évacué dans une période menstruelle. En effet, la même quantité de sang qui ne serait que la dose habituelle des menstrues de quelques femmes, serait pour d'autres une perte considérable : ce ne sera que sur les effets de la déperdition que l'on pourra juger de sa nature : ainsi, toutes les fois que la menstruation sera suivie d'un état de bien-être, il n'y aura pas d'état morbide, quelle que soit d'ailleurs la quantité de sang répandu.

Je ne me propose d'étudier la ménorrhagie que sous ce rapport, qu'étant un vice de la menstruation, elle n'a lieu qu'à l'époque à laquelle cette évacuation a coutume de paraître : elle diffère des autres hémorrhagies utérines, en ce que celles-ci peuvent être très-irrégulières.

La ménorrhagie peut être, ainsi que toutes les autres hémorrhagies, active ou passive. Le printemps, la jeunesse, le tempérament sanguin, l'usage des boissons alcoholiques, une nourriture succulente, l'omission d'une saignée habituelle, sont tout autant de causes générales qui peuvent déterminer une ménorrhagie active

Mais des causes locales peuvent aussi produire le même effet : ainsi l'abus du coït, la masturbation, l'emploi non ménagé des purgatifs drastiques, des emménagogues, l'usage des chaufferettes, l'action subite du froid sur les membres, des coups, des chutes, des pessaires irritans, des saignées de pied trop fréquemment répétées, un accès de colère, peuvent produire une turgescence locale vers l'utérus.

La ménorrhagie passive reconnaît pour causes un état d'atonie, un régime débilitant, les affections tristes de l'âme, et quelquefois une ménorrhagie active, qui par sa prolongation jette l'économie dans une débilité profonde.

La ménorrhagie qui reconnaît pour cause une pléthore générale présente les symptômes suivans : la malade éprouve un sentiment de pesanteur et d'engourdissement dans le bassin, des douleurs de tête, des frissons ; le pouls est lent, résistant, et se développe à mesure que le système circulatoire se décharge ; l'inspection du sang, qui est rouge, se coagule promptement, ne laisse aucun doute sur la nature de l'affection. La ménorrhagie qui est due à une turgescence utérine locale se reconnaît à peu près aux mêmes symptômes, sinon que l'on ne remarque pas ici cette exaltation vitale générale qui fait le caractère de la précédente : on trouve quelquefois une sorte de faiblesse coexistante avec des symptômes nerveux. La ménorrhagie passive est caractérisée par des symptômes de débilité générale qui l'accompagnent : la face est pâle, ainsi que toute l'habitude du corps ; le pouls est petit, déprimé ; il y a perte d'appétit, dégoût, défaillance, digestions pénibles ; à une époque plus avancée de la maladie surviennent l'émaciation, l'infiltration des membres abdominaux, et quelquefois de tout le corps : le sang rendu par l'utérus est noir, riche en sérum, se coagule lentement, et souvent exhale une mauvaise odeur.

Quand la ménorrhagie a été déterminée par un surcroît général des forces, il suffira de surveiller la marche de la nature; si la maladie est peu grave, on se borne à l'administration de boissons rafraîchissantes ; on évitera tout ce qui pourrait suspendre le cours du sang. Mais la ménorrhagie produite par une congestion locale est plus fâcheuse, parce qu'elle jette promptement la femme dans une débilité dangereuse : on ne saurait alors recourir trop tôt aux ressources de l'art. Il conviendra, dans ce cas, de pratiquer une saignée au bras, qui agira comme révulsive seulement, lorsqu'il n'y aura pas pléthore; et comme révulsive et spoliative à la fois, s'il y a surabondance de sang. *Hippocrate* a conseillé d'appliquer dans ce cas des ventouses aux mamelles. On donnera à l'intérieur quelques boissons astringentes, telles que la décoction de grande consoude, de riz, d'orge, édulcorés avec quelque sirop, et aiguisés par quelques gouttes d'eau de *Rabel*. On a quelquefois obtenu des succès en plongeant les bras dans de l'eau chaude. Si avec tous ces moyens on ne pouvait arrêter l'hémorrhagie, il faudrait faire des applications répercussives sur la région hypogastrique : ainsi on pourrait utilement mettre en usage des linges imbibés d'eau froide, d'eau vinaigrée, d'eau végéto-minérale, de glace pilée sur le bas-ventre, le périnée, la partie interne et supérieure des cuisses. On a quelquefois été obligé de tamponner le vagin pour arrêter une hémorrhagie qui aurait peut-être amené la mort.

Quand l'hémorrhagie est due à un état d'asthénie, il faut promptement recourir aux toniques, aux fortifians, aux cordiaux. Ainsi on fera usage de diverses préparations de quinquina, de cascarille, de simarouba; on fera prendre en même temps un vin généreux, les préparations ferrugineuses; on fera usage avec succès des injections froides et astringentes dans le vagin. Des secours hygiéniques viendront à l'appui de ces moyens. La malade sera placée dans un appartement frais, où elle puisse respirer un air pur ; elle conservera une situation convenable, couchée sur le dos, les

jambes fléchies sur les cuisses, celles-ci sur le bassin, qui sera légèrement relevé sur l'abdomen ; on évitera toutes les circonstances qui pourraient émouvoir péniblement le système nerveux ; on tâchera de maintenir la femme dans le plus grand repos moral possible.

L'écoulement menstruel doit cesser à une certaine époque de la vie ; il en est de la cessation des menstrues comme de leur éruption ; ces deux époques sont également susceptibles de varier. En général, les personnes qui ont été réglées de bonne heure cessent plutôt de l'être. Dans les climats chauds, les femmes, qui y sont nubiles à dix ou douze ans, perdent leur règles à trente. Dans nos climats tempérés, le flux menstruel se continue jusqu'à quarante-cinq à cinquante ans : néanmoins il est assez ordinaire de le voir cesser avant. On a également vu des femmes qui ont été réglées jusqu'à la vieillesse la plus décrépite.

Les femmes saines et robustes qui, suivant le vœu de la nature, ont été mères et ont toujours mené une vie sobre, traversent ordinairement sans danger cette période de la vie. Mais celles qui sont d'une complexion délicate, celles qui ont mené une vie déréglée ne peuvent éprouver une telle révolution sans être frappées de quelques accidens, tels que la suppresion précoce des menstrues, d'évacuations immodérées, de douleurs arthritiques, d'hydropisie, d'engorgemens lymphatiques, de cancer de l'utérus, des mamelles, d'affections hypochondriaques ou hystériques. Le cancer affecte surtout les femmes nerveuses, celles qui sont douées d'un tempérament sanguin, celles dont la menstruation est laborieuse, celles qui ont transgressé les lois de la nature en refusant de devenir mères. Tel est le tableau effrayant des maladies dont la femme est menacée à l'âge critique.

La cessation des menstrues ne se fait pas d'une manière brusque et subite ; les femmes éprouvent d'abord un sentiment de malaise,

d'engourdissement dans les membres, dans les jambes, des crampes d'estomac, quelquefois une chaleur très-vive dans l'utérus, des irrégularités dans la menstruation, ensemble de symptômes qui doit les avertir de ce dont elles sont menacées. L'écoulement menstruel commence par diminuer à chaque éruption précédente, pour disparaître ensuite complètement. Lorsque la femme a le bonheur de passer sans accidens cette époque orageuse de sa vie, elle peut se promettre une vieillesse exempte de maux. Débarrassée pour toujours d'une fonction incommode, elle semble renaître pour jouir d'une vie nouvelle; et si la dernière saison de sa vie n'est pas celle des plaisirs les plus vifs, elle goûte du moins un bonheur tranquille, que ne viennent plus troubler les tempêtes des sens.

# HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* DE MERCY).

I.

Repletione quicunque fiunt morbi, evacuatione sanantur; et quicunque ab evacuatione, repletione : et aliorum contrarietas sanat. *Sect.* 2, *aph.* 22.

II.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

IV.

Mulieri menses decolores neque secundùm eadem (tempus et modum) semper prodeuntes, purgatione opus esse significant. *Ibid.*, *aph.* 36.

V.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

VI.

Mulieri si menstrua velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.